

Prendre la rue en chantant : la proclamation de la II^e République en Espagne

MARIE-ANGÈLE OROBON

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE – PARIS 3

maorobon@wanadoo.fr

Introduction¹

1. Si la facilité du coup d'État du général Miguel Primo de Rivera, en septembre 1923, avait mis au jour la fragilité et la fragmentation du républicanisme espagnol, la dictature qui s'ensuit, acceptée par le roi Alphonse XIII, entraîne une dynamique de convergence des différents courants républicains qui débouchera sur le Pacte de Saint-Sébastien (Juliá, 1994 ; 166-169). La rencontre dans la ville basque du 17 août 1930 réunit les partis de l'Alliance républicaine, des représentants de plusieurs partis républicains catalans et du nouveau républicanisme madrilène et même des républicains de fraîche date comme Miguel Maura et Niceto Alcalá Zamora, qui s'étaient déclarés républicains en février et avril 1930 respectivement et avaient fondé la Droite Libérale Républicaine en juillet 1930. Un seul socialiste se joint à cette réunion, Indalecio Prieto. Il le fait à titre personnel, sans l'aval de son parti guère enclin à défendre le régime républicain, jugé bourgeois. Sous son influence et surtout par pragmatisme (si la République était l'occasion d'atteindre le socialisme, il ne fallait pas la manquer), le PSOE finira par appuyer l'option républicaine contre la monarchie (Fuentes, 2016 ; 54-63).

1 Cet article est rattaché au projet de l'Universidad Complutense de Madrid : « Diccionario de símbolos políticos y sociales : claves iconográficas, lugares de memoria e hitos simbólicos en el imaginario español del siglo XX », HAR2016-77416-P. Je remercie très chaleureusement José Luis González Fernández de l'Universidad Complutense de Madrid pour toutes les références qu'il m'a communiquées, notamment concernant la presse valencienne, ainsi que pour ses conseils attentifs et bienveillants.

2. Le pacte de Saint-Sébastien établit la conquête de la république par la voie insurrectionnelle. Après la défaite du soulèvement républicain de Jaca (province de Huesca) et l'exécution de ses promoteurs, les capitaines Fermín Galán et Ángel García Hernández, en décembre 1930, la proclamation de la II^e République espagnole ne sera finalement pas le produit d'une insurrection, mais le résultat de la volonté populaire exprimée lors des élections municipales que le régime, affaibli et en quête de légitimité démocratique, avait organisées le dimanche 12 avril 1931. À la suite de la victoire des candidatures républicaines (dans le cadre de l'alliance républicano-socialiste) dans 41 des 50 capitales de province, la République est proclamée en Espagne le 14 avril, alors que le roi Alphonse XIII, qui n'a pas été soutenu par l'armée, fuit le pays. La flambée républicaine, non violente, est une véritable fête populaire, animée de chansons et de joyeuses manifestations de rue, « qui adopta les airs d'une célébration », pour reprendre les mots de l'historien Santos Juliá (Juliá, 1994 ; 165). C'est à cette prise de la rue paradoxalement paisible et ordonnée que s'intéresse cet article où l'on verra comment cette épiphanie républicaine, lors de laquelle la rue a précédé et accompagné l'acte institutionnel de proclamation, s'enracine dans la culture politique du libéralisme en Espagne.

Typologie et ritualisation politique d'une fête populaire

3. L'invasion des rues et places par la foule pour proclamer la république le 14 avril 1931 a été souvent présentée comme une sorte de surgissement ou d'apparition soudaine (« España se acostó monárquica y se levantó republicana », devait dire l'amiral Aznar, le président du gouvernement, qui avait convoqué ces élections). Rien n'est moins sûr, pourtant. Ces élections municipales s'inscrivaient dans un cycle de mobilisations (grèves, manifestations pro-amnistie pour les prisonniers politiques), qui avait commencé à la suite de la démission du général Primo de Rivera à la fin de janvier 1930 (Cruz, 2014 ; 258-262). Dès lors, l'enjeu de ces élections municipales allait devenir, pour l'opinion républicaine, un véritable plébiscite sur la forme politique de l'Espagne, alors que le suffrage universel (rétabli en 1890 et le plus souvent dévoyé par le pouvoir en place) ne s'était pas exercé depuis 1923. Dès le début avril, la presse républicaine, notamment *El Pueblo*, fondé à Valence par Vicente Blasco Ibáñez en 1894, souligne le caractère

plébiscitaire des élections municipales prévues le dimanche 12 avril. Il ne s'agissait pas seulement d'élire des conseillers municipaux, mais bien de promouvoir les candidatures antimonarchiques lors d'élections perçues comme « révolutionnaires » (*El Pueblo*, 09/04/1931). L'éclosion de la République et donc le sort de la monarchie espagnole allaient se jouer dans la rue. Ainsi dans son éditorial « Ya estamos en la calle » du 12 avril (jour des élections), *El Liberal*, quotidien républicain de Bilbao, exposait très clairement l'importance de ce vote qui pouvait prendre une allure de révolte ou d'offensive : « Ya estamos en la calle con la papeleta en la mano, el arma que decidirá la batalla »². Ce bulletin de vote devenu arme de combat rappelle le célèbre dessin de Daumier où l'ouvrier montre son bulletin de vote en s'exclamant « Voilà ma cartouche » (*Le Charivari*, 20/11/1869), faisant comprendre que la participation aux élections avait remplacé la stratégie insurrectionnelle du républicain de 1848. Et ce serait bien la même chose pour l'Espagne de 1931.

4. Selon le récit habituel, des manifestations pro-républicaines se produisent dans les différents points de la géographie espagnole, le 14 avril dans l'après-midi, peu avant ou lors de la proclamation de la République depuis le balcon du Ministère de l'Intérieur (sur la Puerta del Sol de Madrid). Cependant, avant ce 14 avril après-midi qui devait entraîner la chute de la monarchie, des mouvements pro-républicains ont lieu dans plusieurs villes espagnoles. Dès le 12 avril, des groupes se forment dans les rues de Madrid et de Valence. Dans cette ville, plusieurs femmes passent le dimanche après-midi sur la place Castelar, où se trouve la mairie, portant un grand écriteau avec l'inscription « ¡Mujeres valencianas, proclamad la República! ¡Viva Blasco Ibáñez! » (*El Pueblo*, 14/04/1931). Le lundi 13 avril au soir, à Valence encore, des groupes se forment sur cette même place Emilio Castelar (*La Correspondencia de Valencia*, 14/04/1931), tandis qu'à Saragosse des « manifestations de joie » se produisent en raison de rumeurs d'abdication du Roi. *El Liberal* précise : « Inmediatamente se formaron espontáneas manifestaciones y recorrieron las calles de Zaragoza, dando vivas a la República. Unos grupos contrataron una banda de música y circularon por el paseo de la Independencia tocando 'La Marsellesa' y cantándola a grandes gritos » (14/04/1931) et le quotidien parisien *Le*

2 Le quotidien républicain modéré *El Liberal* est fondé à Madrid en 1879. En 1901, plusieurs éditions régionales sont créées à Bilbao, Barcelone, Murcie et Séville. Toutes les références citées sont issues de l'édition de Bilbao.

Temps indique la présence de nombreuses femmes coiffées de bonnets phrygiens (15/04/1931). Il se produit la même chose à Madrid, où plus de 2000 manifestants se réunissent sur la Puerta del Sol portant le drapeau républicain espagnol et chantant *La Marseillaise*, sans que la Garde Civile essaie de disperser les manifestants. Cependant, sur la place de Cibeles, les agents de police, après de rapides sommations, tirent provoquant de nombreux blessés (*Le Temps*, 15/04/1931). Enfin, selon le récit canonique, c'est une petite commune du Guipúzcoa, Éibar, qui est la première à proclamer la république, dès 6h30 du matin, le 14 avril. *El Liberal* (15/04/1931) en livre un récit détaillé, mais la nouvelle de cette précoce proclamation est reprise par l'ensemble de la presse et le leader socialiste Indalecio Prieto en fera une reconstitution précise (citée par Clavero, 2015 ; 120-121). La ville de Vigo a, en fait, précédé de peu Éibar, mais la proclamation est réprimée par le gouverneur civil qui envoie la garde civile pour disperser la manifestation et enlever le drapeau républicain de la façade de la mairie (Cruz, 2014 ; 63).

5. Bien entendu, après ces prémices républicaines, ce que l'on doit retenir de la proclamation de la II^e République espagnole, c'est l'aspect éminemment festif qu'elle a revêtu. *ABC*, dans son édition du 15 avril 1931, évoque « La gran fiesta » à Madrid où tout le monde, dit le quotidien monarchiste, prend la rue, ce qu'affirme aussi *El Sol*, « Se ha echado a la calle Madrid ». La joie déclinée du « júbilo » à la « algazara » en passant par « el alborozo » revient dans toutes les chroniques parues dans la presse le 15 avril 1931. À côté de la joie, on insiste sur l'unanimité du mouvement : c'est « tout le monde », « tout le peuple », « toute la ville » qui se jette dans la rue (« se lanza a la calle »), au point que toutes les artères sont occupées par des manifestations à Saragosse (*El Heraldo de Aragón*, 15/04/1931) et que le trafic devient impossible à Zamora (*Heraldo de Zamora*, 15/04/1931). Comme une sorte de lexie, l'expression : « manifestación monstruo » avec l'emploi adjectivé du substantif « monstruo », rare à l'époque, revient sous la plume des chroniqueurs, entre autres, à Grenade et à Bilbao (*Noticiero Granadino* et *Euzkadi*, 15/04/1931), comme si le phénomène avait quelque chose d'un phénomène fantastique ou surnaturel, mais maîtrisé.
6. En effet, aucune violence dans cette prise de la rue (à quelques exceptions près, que nous verrons, et largement minimisées), c'est une véritable fête animée de chants, musiques et couleurs. Indubitablement, l'hymne qui

a largement prédominé, aux côtés de l'*Hymne de Riego* et de l'*Internationale*, c'est *La Marseillaise*, qu'elle soit jouée par les fanfares locales et/ ou chantée dans pratiquement toutes les villes d'Espagne et aussi dans de petits villages. *El Mercantil Valenciano* (15/04/1931) fait le récit du concert donné devant la rédaction du quotidien par la fanfare « La Artística » : d'abord *La Marseillaise*, « todo el mundo descubierto escuchó la gran página republicana », puis l'*Hymne de Riego*, « el himno de la libertad española conocido por *Himno de Riego* y el entusiasmo volvió a desbordarse », puis le public redemande *La Marseillaise* et un garde de sécurité dans un tramway se met au garde-à-vous. C'est ensuite l'*Hymne de Valence* que chantent les milliers de citoyens présents, pour interpréter ensuite à nouveau *La Marseillaise* « infinidad de veces ». À Barcelone, lors d'une manifestation sur la Rambla, des jeunes gens font une collecte pour qu'un aveugle joue *La Marseillaise* au violon. Le brave citoyen l'exécute au milieu d'un grand enthousiasme et l'air est repris par le peuple (*La Publicitat*, 15/04/1931). À Barcelone encore, sur la place San Jaime, où se trouvent la mairie et la députation, un individu, crieur public de son état, semble-t-il, joue *La Marseillaise* à la trompette, qui est reprise par le public ; lorsque le drapeau tricolore est hissé au fronton de la mairie, les conseillers entonnent des strophes de *La Marseillaise* (*El Día Gráfico* et *El Diluvio*, 15/04/1931). À La Corogne, les fanfares qui parcourent les rues jouent *La Marseillaise* et l'*Hymne de Riego* (*La Voz de Galicia*, 15/04/1931). À Marín, petite commune de la province de Vigo, dans une manifestation organisée par les sociétés ouvrières et le centre républicain, la fanfare joue constamment *La Marseillaise* (*Faro de Vigo*, 15/04/1931). À Carthagène (province de Murcie), pendant toute la nuit des groupes de manifestants parcourent les rues avec la fanfare en chantant *La Marseillaise* et offrent sérénades, acclamations et applaudissements devant les domiciles des principales personnalités républicaines (*El Eco de Cartagena*, 15/04/1931). Dans son édition du 15 avril, le quotidien républicain *El Sol* recense toutes les manifestations de joie de l'Andalousie au Levant, du Pays basque à la Castille. La note commune est l'interprétation de *La Marseillaise* soit par la fanfare municipale, soit par des groupes de citoyens (Barcelone, Séville, Malaga, Cordoue, Castellón, Alicante, Alcoy, Saint-Sébastien, Tolosa, Bilbao, Palencia, Ávila, etc.). Il arrive que le chant révolutionnaire français soit exécuté par des interprètes prestigieux. C'est le cas sur la Puerta del Sol de Madrid, où le ténor Miguel Fleta la chante « spontanément et en proie à une vive émo-

tion », tandis que le public garde un « silence religieux » (*El Sol*, 15/04/1931)³. Il l'interprète dans sa version espagnole, popularisée par la zarzuela *La Marsellesa* de 1876, livret de Ramos Carrión et musique de Fernández Caballero, une œuvre d'ailleurs radicalement antirévolutionnaire. Quoi qu'il en soit, plus que le vieil hymne libéral de Riego, qui deviendrait l'hymne officiel de la II^e République, *La Marseillaise* s'était imposée, depuis la fin du XIX^e siècle, comme l'emblème du républicanisme espagnol⁴. La rue, les cafés sont également animés mélodiquement par des airs populaires détournés pour satiriser le Roi, Berenguer, Mola ou Romanones comme le rapporte pour Madrid Elisa Morales de Giner de los Ríos dans une lettre à sa famille (reproduite dans *Revista de Occidente*, 1981 ; 7-16). Ailleurs, à Saragosse (*El Herald de Aragón*, 15/04/1931), à La Corogne (*El Orzán*, 15/04/1931) et à Cordoue (*La Voz*, 15/04/1931), dans une joyeuse cacophonie, se mêlent les passacailles et jotas chantées ou exécutées par des ensembles de guitares et mandolines.

7. Mais les hymnes et les chants populaires adaptés aux circonstances ne sont pas la seule note sonore de cette fête, il faut mentionner les « vivas » et « mueras » (à Cadix : « los vivas y mueras contradictorios fueron ensordecedores » dans *El Diario de Cádiz*, 15/04/1931), les sonneries de cloches dans certaines villes et villages, comme à la cathédrale de Murcie (*ABC*, 15/04/1931), les sirènes de bateaux à Cadix (*El Diario de Cádiz*, 15/04/1931), tandis qu'à Valladolid, la sirène du journal *El Norte de Castilla* est déclenchée (*El Liberal*, 15/04/1931) et ce sont des tirs de pétards à Pampelune (*El Liberal*, 15/04/1931) et à Laredo (*El Cantábrico*, 15/04/1931). À cet aspect sonore, s'ajoutent les couleurs des drapeaux, tricolores et rouges à la tête des cortèges bigarrés et qu'on hisse solennellement sur les balcons des mairies. Celui du Ministère de l'Intérieur sera installé par Rafael Sánchez Guerra et Manuel Ossorio Florit vers six heures et demi du soir, comme le rapporte Miguel Maura (Maura, 2007 ; 260-263). D'où venait ce drapeau ? Qui l'avait fabriqué, où était-il entreposé ? On ne

3 Le ténor Miguel Fleta devait adhérer à la Phalange Espagnole en juillet 1936 et enregistrer l'hymne phalangiste *Cara al Sol*. Voir la notice consacrée au ténor par la *Gran Enciclopedia Aragonesa*, disponible en ligne : http://www.encyclopedia-aragonesa.com/voz.asp?voz_id=5711, consultée le 19 janvier 2018. On peut écouter l'enregistrement de *La Marseillaise* en espagnol par Miguel Fleta sur le site Gallica de la Bibliothèque Nationale de France.

4 Rares sont les exemples où l'on évoque exclusivement l'exécution de l'*Hymne de Riego*. J'ai relevé Saint-Jacques-de-Compostelle (*La Voz de Galicia*, 15/04/1931), José Luis González Fernández signale le cas de Melilla.

sait. Dans tous les cas, les récits de cette journée mentionnent souvent que ces drapeaux sont improvisés, cousus à la hâte. À la dimension récurrente d'improvisation —la deuxième bande rouge est repeinte en violet comme c'est le cas, par exemple, pour la bannière hissée sur le vapeur Berga au port de Barcelone (*El día Gráfico* et *El Diluvio*, 15/04/1931)—, explicable du fait que les drapeaux tricolores, conservés dans les cercles républicains, n'étaient sans doute pas très nombreux, s'ajoute la dimension didactique. Nombre de chroniques décrivent, en effet, lesdites enseignes en insistant sur le fait qu'elles sont « tricolores » et que la troisième couleur, le violet, est placée en bas (sur certaines photos, on peut remarquer que le violet, plus foncé sur les clichés en noir et blanc, est situé en haut). Au passage, on peut noter aussi l'incertaine maîtrise morphosyntaxique de l'adjectif, on lit dans *El Pueblo* (15/04/1931) : « Numerosas banderas tricolor ». Involontairement les chroniques du 14 avril reconstituent ainsi le double ancrage qui avait présidé à la création de l'emblème du Parti Républicain Fédéraliste, à la fin de 1868 : politique (la force symbolique de l'emblème tricolore français) et national, le violet, étant identifié aux *comuneros* de Castille qui défièrent par leur révolte, en 1520, l'autorité de l'empereur Charles Quint. On peut noter dans les récits du 14 avril une véritable obsession « violettomaniaque », blâmée d'ailleurs par l'hebdomadaire communiste de Barcelone *La Batalla* : « El morado, nuevo color de la bandera, se ha derrochado hasta destruir la vista » (23/04/1931). Le violet constitue la véritable identité chromatique de l'enseigne républicaine, quoique ce choix repose sur une fausse légende. Outre que le violet est très rare en vexillologie, cette couleur est en fait une erreur, puisque la bannière castillane à laquelle elle se réfère était cramoisie. Mais en matière de symboles, tout comme dans le discours nationaliste, la légende compte davantage que la vérité historique.

8. Selon Miguel Maura, le comité révolutionnaire avait décidé, avant les élections, de ne pas changer le drapeau officiel pour éviter les complications (Moreno Luzón et Núñez Seixas, 2017 ; 192). Or la rue, en coordination avec les membres des cercles républicains, en décidera autrement, car les enseignes tricolores sont véritablement les marqueurs identitaires des cortèges et l'emblème de la prise de pouvoir lorsqu'elles sont hissées au balcon des mairies. Ces mêmes drapeaux peuvent être aussi le signe de l'appropriation politique de l'espace urbain, comme à Séville (*ABC*, 15/04/1931), où l'enseigne tricolore vient draper la statue de Ferdinand III ; à Cordoue, c'est la statue du Gran Capitán qui est ornée de la bannière républicaine (*ABC*,

15/04/1931), à Saragosse, le premier drapeau républicain est hissé sur le monument aux martyrs (*El Heraldo de Aragón*, 15/04/1931, avec une photo). À Ayerbe, dans la province de Huesca, un drapeau républicain est placé au plus haut du clocher de l'église (*El Diario de Huesca*, 16/04/1931). À Grenade, c'est la statue de Mariana Pineda qui se voit enveloppée dans la bannière tricolore (*Noticiero Granadino*, 15/04/1931), mais l'arsenal symbolique républicain s'était déjà approprié cette figure du martyrologe libéral. Aux couleurs s'ajoutent les illuminations, comme à Grenade avec une « illumination extraordinaire de la mairie » (*Noticiero Granadino*, 15/04/1931).

9. Ces différents éléments sonores et visuels, qui caractérisent les rassemblements et cortèges du 14 avril dans toute l'Espagne, sont les ingrédients d'une sorte de liturgie civique, dans laquelle se réitèrent gestes et actes avec le parcours identique des cortèges d'une ville à l'autre. De la Maison du peuple (socialiste) ou du cercle républicain, la manifestation parcourt rues et places, souvent précédée par la musique — en incluant parfois d'autres lieux symboliques, comme à Grenade où le cortège se dirige du Casino principal au local de la FUE, puis au local de la Agrupación socialista⁵ — pour aboutir à la mairie où la bannière républicaine est solennellement hissée sous les vivats de la foule qui entonne alors *La Marseillaise*. Cet acte est presque toujours accompagné de l'hommage par une minute de silence à Fermín Galán et Ángel García Hernández, les deux « martyrs de la cause républicaine », leurs photos sont ainsi montrées et souvent apposées sur le drapeau républicain. Pourquoi cette unanimité glorificatrice des deux héros du soulèvement de décembre 1930 ? Dans une lettre adressée à Ramón Pérez de Ayala, Gregorio Marañón indiquait combien il serait « juste et efficace » de tirer avantage du sacrifice insensé de ces deux soldats « martyrs de la liberté, comme Torrijos et tant d'autres » (lettre citée dans Cruz, 2014 ; 67)⁶. Et effectivement, ces deux figures étaient devenues des références symboliques du républicanisme espagnol, au même titre que *La Marseillaise*, le bonnet phrygien, la bannière tricolore ; elles contribuent, le 14 avril, à souder, semble-t-il, une véritable communion républicaine. Et c'est que sans doute cette « célébration » républicaine évoquée par

5 La Federación Universitaria Escolar est apparue sous la Dictature de Primo de Rivera et a participé activement aux mobilisations étudiantes.

6 Le général Torrijos qui avait fomenté une conspiration sous la monarchie absolutiste de Ferdinand VII, avait été exécuté avec ses compagnons en 1831.

Santos Juliá est à prendre aussi dans son sens premier, c'est-à-dire religieux.

10. Il n'est guère de description de ce 14 avril où la présence féminine dans les cortèges ne soit soulignée. Les femmes sont visibles, voire nombreuses, et apportent des notes colorées : rubans et fleurs rouges épinglées aux corsages à Saint-Sébastien (*ABC*, 15/04/1931) ou rubans aux couleurs républicaines dans les cheveux à La Línea, dans la province de Cadix (*Diario de Cádiz*, 16/04/1931). On signale à Valence une petite vieille femme qui empoigne un drapeau républicain et parcourt les rues, suivie de « un abundantísimo núcleo femenino » (*Mercantil valenciano*, 15/04/1931). À Madrid, rapporte *El Sol*,

La bella mujer madrileña, de todas las clases sociales, se echó ayer a la vía pública a demostrar que su corazón no latía precisamente con el régimen derribado. Y lo hicieron con indumentarias que lo hacían más evidente. Ésta llevaba un pañuelo rojo. Aquélla vestía blusa de igual color. La otra ceñía su melena con una cinta morada. (15/04/1931).

11. Cette même édition offre une transcription graphique de cette caractéristique avec le dessin stylisé du cortège madrilène ouvert par deux figures féminines, entre matrones républicaines et figures de mode, portant drapeau et écharpes tricolores. La gravure est l'œuvre de Aristo Téllez (probablement un pseudonyme), collaborateur habituel du périodique⁷. Dans *El Heraldo de Aragón*, une photo est ainsi légendée : « Un grupo de bellas señoritas que recorrieron las calles de la ciudad luciendo distintivos republicanos » (15/04/1931). Et à la tête de la manifestation du 14 avril, *El Diario de Huesca* signale la présence de « la bellísima María Buil con un banderín republicano ». L'aspect esthétique, maintes fois souligné, ainsi que la fusion entre emblèmes républicains et gent féminine convertissent ces femmes et jeunes filles en véritables porte-drapeau, dans le sens de symboles qui incarnent la défense d'une idée, d'une doctrine. Ces figures féminines deviennent, en quelque sorte, des allégories vivantes de la république (Sánchez Collantes, 2017)⁸.

12. Dans le fond, ce processus d'allégorisation s'inscrivait dans la division des genres qu'avait initiée le libéralisme : aux hommes revenait le rôle poli-

7 Je remercie le professeur Carlos Reyero, de l'Universidad Autónoma de Madrid, pour ces informations.

8 Dans le droit fil des travaux de Maurice Agulhon, l'auteur aborde l'allégorisation de la femme, notamment en amont de la II^e République.

tique, aux femmes, la fonction symbolique ou allégorique. Mais, le 14 avril 1931, la différence est de taille, il ne s'agit pas ou plus de corps féminins statufiés et instrumentalisés par les hommes, mais bien de femmes devenues, volontairement, Mariannes en chair et en os (Hunt, 1984 ; Wenk, 2000 ; Orobon, 2010). Ce qui instrumentalise ces femmes c'est le regard socio-culturel porté sur elles dans les chroniques écrites par des hommes, qui semblent mettre sur un même plan beauté et engagement politique, ou subsumer le second dans la première. Dans une autre perspective, on peut observer que la liberté incarnée par la belle Marianne depuis la Révolution française fusionnait en elle, dans une vision platonicienne, le beau et le bien. Même s'il ne faut pas ignorer l'ambivalence idéologique de l'allégorie féminine, qui de liberté combattante peut se muer en figure de la violence — dont la pétroleuse pendant la Commune de Paris est l'emblème (Schapira, 1996 ; Orobon, 2017), cette présence des femmes dans les défilés et cortèges du 14 avril 1931 en Espagne est, en tout cas, le signe à la fois de leur émancipation et (ou surtout) du caractère vraiment populaire de la célébration républicaine.

13. Les rituels de fraternisation avec l'armée et/ou la Garde civile sont bien une autre constante qui vient caractériser la fête républicaine du 14 avril. Citons entre autres Bilbao (« Muchos paisanos iban abrazados a los militares, y éstos vitoreaban a la República ») où quelques soldats portent les insignes républicains : « Fue un espectáculo hermoso el que dieron los ciudadanos con los soldados » (*El Liberal*, 15/04/1931). À Valence, la fraternisation entre peuple et armée apparaît comme une des notes les plus émouvantes (*Mercantil Valenciano*, 15/04/1931). À Saragosse, dès le 13 avril au soir, « Los manifestantes abrazaban a los guardias. El entusiasmo era indescriptible » (*El Liberal*, 14/04/1931) et le 14 avril : « A muchos oficiales de todas las armas se los ha visto confraternizar con el pueblo, y en la Alianza Republicana han estado muchos oficiales. El pueblo, por su parte, vitorea por las calles al ejército. Han salido bandas militares que recorren las calles interpretando la Marsellesa » (*El Sol*, 15/04/1931). Le lendemain, 15 avril, décrété fête nationale, ce sont de nouvelles scènes d'embrassades fraternelles et à Valence, dans une vision quasi hyperbolique, *El Pueblo* indique : « Ayer tarde se celebraban los desposorios entre el ejército y el pueblo » (16/04/1931). Cette fraternisation est sans aucun doute l'emblème même de la révolution où deux forces sont fusionnées : le peuple et les corps armés (Pessin, 1992 ; 200-201). Les images récurrentes de fraternisa-

tion renvoient aux révolutions du XIX^e siècle en France (1848 et 1871) et en Espagne (1840, 1854, 1868) et sont, dans un contexte plus immédiat, une incarnation de la victoire (sans que le sang soit versé) de la mystique insurrectionnelle républicaine. Les forces armées (Garde Civile et armée) ne sont plus l'organe répressif de l'ordre ancien, mais l'adjuvant de l'ordre nouveau. Deux photographies se feraient les symboles de cette révolution tranquille : l'une, signée Alfonso (Alfonso Sánchez Portela), représentant un lieutenant et deux civils, juchés sur le toit d'une voiture et faisant ondoyer de concert un immense drapeau républicain et l'autre, celle où de jeunes couturières brandissant une bannière tricolore (les fameuses « modistillas ») mènent d'un pas décidé le cortège devant le Palais Royal. Ce sont d'ailleurs les deux clichés retenus pour illustrer le 14 avril dans l'ouvrage *Los colores de la Patria* (Moreno Luzón et Núñez Seixas, 2017 ; 196-197).

Une révolution tranquille ?

14. Santos Juliá a écrit : « Es el pueblo quien, con su fiesta, funda la República » (1984 ; 8). En effet, la prise de la rue que nous avons évoquée jusqu'à maintenant sous son jour festif et ritualisé est bien l'incarnation de la souveraineté populaire qui connaît son épiphanie par le rassemblement devant les mairies sur lesquelles est hissé le drapeau républicain. À cet acte officiel s'ajoute, dans un grand nombre de villes, l'appropriation républicaine de l'espace public urbain par la destruction des références monarchiques. On change les noms de rues et de places dans un grand nombre de villes : à Madrid, dans la nuit du 14 avril, des groupes de manifestants munis d'échelles déposent les plaques qui ont des noms « significatifs de royauté » (« significativos de realeza ») : plaza del rey, d'Orient, d'Isabelle II, rue de la Reine, des Infantes, et les remplacent par des écriteaux en papier au nom de Galán, Franco (Ramón), García Hernández (*ABC*, 15/04/1931). Le lendemain (le 16 avril), *ABC* complète la nouvelle : la rue d'Alcalá est devenue Alcalá Zamora, celle de la Reine, rue de l'Injustice et celle des Infantes, la rue des Martyrs de Jaca. À Algeciras, sur ordre du comité républicain, qui a destitué la municipalité monarchiste, on rebaptise la place Alphonse XIII place du 14 avril, le quai Alphonse XIII devient le quai Galán, la promenade de Marie-Christine, promenade García Hernández ; à Cadix les noms de Galán et García Hernández remplacent celui du Duc de Tétouan (*El Diario de Cádiz*, 15/04/1931). À la Corogne, on rebaptise la rue royale, rue Fermín

Galán (*La Voz de Galicia*, 15/04/1931). Les nouveaux écriteaux, fabriqués à la hâte, reprennent presque inmanquablement les noms des héros emblématiques du nouvel ordre politique et qui ont marqué les dernières étapes de l'avènement républicain : Galán et García Hernández ou « Mártires de Jaca », Ramón Franco, qui, le 15 décembre 1930 en coordination avec le soulèvement de Jaca, avait tenté de prendre avec d'autres officiers l'aérodrome de Cuatro Vientos de Madrid.

15. Et c'est bien là le paradoxe de cet avènement républicain. Il est révolutionnaire, car en rupture avec la monarchie, mais c'est un renversement dont on souligne constamment l'ordre — « el orden es perfecto », « Reina perfecto orden », lit-on à longueur des chroniques parues dans les journaux nationaux ou régionaux — ainsi que le civisme et le bon sens (« sensatez », « cordura »). *El Tiempo* de Murcie qui déclare qu'il n'est pas favorable à la République reconnaît les vertus civiques de la masse (16/04/1931). *El Mercantil Valenciano* titre que le 14 avril « pasará a la Historia como ejemplo insuperable de ciudadanía, de entusiasmo y de virilidad civilizada » (15/04/1931). Pour *El Día Gráfico* de Barcelone, « La transición de un régimen a otro hecho sin sangre, por un traspaso de poderes, debe enorgullecer a los españoles que han demostrado una capacidad política, como pocos pueblos tienen » (15/04/1931). Pour résumer, *ABC* indique, à la suite des correspondances de toutes les provinces, que dans toutes les villes la république a été proclamée dans l'ordre le plus complet (15/04/1931). À plus d'une reprise on indique que les débordements de joie ou d'enthousiasme sont compatibles avec le bon sens et la discipline ou que la foule est capable de s'autocontrôler (*Noticiero Granadino*, 15/04/1931, entre autres). Par exemple à Malaga: « La multitud está desbordada; pero con perfecto orden recorre las calles céntricas » ou à Gijón : « Reina gran entusiasmo y completo orden » (*El Sol*, 15/04/1931). Et c'est le professeur Mariano Gómez, qui avait vécu les événements à Valence, qui exprimera, une dizaine d'années plus tard, de la façon la plus radicalement paradoxale cette révolution ordonnée : « Ce qu'il y avait de plus révolutionnaire, c'était la discipline républicaine » (Gómez, 1942 ; 58).

16. Quel est l'enjeu de ces réitérations, qui en arrivent à être suspectes, sur l'ordre et la discipline populaires ? Tout d'abord, il s'agit d'assimiler l'ordre et le calme à la citoyenneté et au civisme. L'éditorial intitulé « El ejemplo cívico del pueblo en la calle », paru dans *El Cantábrico*, non seulement souligne la discipline civique du peuple dans la rue, mais déclare que cette pro-

clamation de la république dans la rue n'a rien à voir avec ce que prédisaient certains après les révoltes de décembre, qui parlaient d'un mouvement soviétique (15/04/1931). Et c'est bien là aussi le paradoxe. La rue qui s'était imposée comme le lieu du désordre, de la mutinerie, de la contestation, avec les manifestations contre la conscription — « las quintas » — et les taxes — « los consumos » — dans les dernières décennies du XIX^e siècle ou, dans les premières décennies du siècle suivant, les violentes manifestations anticléricales, se métamorphosait en lieu de l'ordre et du civisme.

17. Avec le début de la politique de masses qui inaugure le XX^e siècle, la préoccupation des leaders politiques était bien celle-ci : le contrôle de ces foules mobilisées en concentrations et meetings et aussi leur démobilisation. L'insistance des leaders républicains sur la sagesse et le bon sens des ouvriers était récurrente, comme Nicolás Salmerón qui en 1907 voyait dans les dissolutions pacifiques des rassemblements la preuve de la maturité du peuple et la nécessité de la démocratie, mais l'historien Álvarez Junco nuance ces propos en précisant que les meetings terminaient le plus souvent dans le tumulte (Álvarez Junco, 1990 ; 392-393). Voilà qui explique, lors de cette journée du 14 avril, les appels répétés à l'ordre et à la sagesse, les mentions réitérées de l'absence de violence et de respect des lieux de cultes (aucun geste d'irrévérence contre la basilique du Pilar, note *El Heraldó de Aragón*, par exemple). Et l'on comprend aussi que *El Cantábrico* souligne, avec l'ordre exemplaire et la discipline digne du plus grand éloge, que le peuple par sa conduite accrédite la capacité de gouvernement de ceux qui ont su organiser, diriger et mettre en pratique le mouvement révolutionnaire (15/04/1931).

18. Mais la question revêt un autre aspect, identitaire, voire ontologique, il s'agit de montrer que le peuple espagnol, contrairement aux stéréotypes et à son image dans le monde, se comporte en citoyen, qu'il possède une culture aussi élevée que d'autres peuples européens (*El Diario Granadino*, 16/04/1931). À ce sujet, ces paroles du nouveau gouverneur civil de Huelva, Ramón González Peña, sont éclairantes :

Recomiendo a la cordura y sensatez de todos los ciudadanos el más absoluto orden y respeto a las personas y a las cosas que sirva de prueba de la capacitación del pueblo español para regir sus propios destinos sin necesidad de tutela de ninguna clase y dé al mismo tiempo sensación ante el mundo entero de que la implantación de la República es el fruto de la preparación que a sí misma se ha hecho nuestra querida Patria en tantos años de sufrimientos por libertarse de la opresora tiranía de la monarquía (*Diario de Huelva*, 15/04/1931).

19. Ainsi les subversifs d'hier représentent le nouvel ordre aujourd'hui, c'est-à-dire l'ordre républicain. Isaac Abeytúa, futur député radical socialiste, se plaît à montrer que le mouvement perceptible à Madrid dès le 13 avril est l'antithèse du 2 mai 1808, lorsque le peuple madrilène s'était soulevé contre les troupes de Murat en défense des derniers membres de la famille royale espagnole : cette fois, le peuple se réjouit du départ du Roi (*El Liberal*, 14/04/1931). Ce qui revenait à dire que le peuple avait mûri politiquement.
20. Néanmoins, les démonstrations de violence existent. D'abord une violence symbolique contre les emblèmes de la monarchie renversée par le suffrage populaire : à Saint-Sébastien, la statue de la Reine Christine [sic] du paseo de los Fueros est décapitée (*ABC*, 16/04/1931) ; à Cadix les plaques d'Isabelle la Catholique, d'Isabelle II et d'Alphonse XIII sont détruites et on brûle le portrait du Roi (*El Diario de Cádiz*, 15/04/1931) ; à Valence, dans le début de l'après-midi du 14 avril, un groupe d'étudiants brûle le portrait du Roi à l'Université (*ABC*, 15/04/1931). À Barcelone, les portraits du Roi accrochés à la Députation sont enlevés et jetés dans la rue et certains qui se trouvent là dansent des sardanes sur les portraits défenestrés (*El Día Gráfico*, 15/04/1931). Certes, il est souligné que l'on décroche et remplace les portraits du Roi dans les salles du conseil des mairies par des allégories de la république, le plus souvent sans violence, ce qui est le cas à Santander, où le portrait d'Alphonse XIII est ensuite détruit par des jeunes dans la rue (*ABC*, 15/04/1931). Mais, la nuit du 14 avril avançant, il peut y avoir des débordements plus violents, comme à Madrid, où les statues du roi Philippe III (sur la Plaza Mayor) et de la reine Isabelle II (sur la place du même nom, près du Théâtre Royal) sont arrachées de leurs socles. La statue équestre de Philippe III, qu'on essaie de détruire à coups de marteau, est laissée sur place, celle d'Isabelle II est traînée jusqu'à la Puerta del Sol où elle est réduite en morceaux (*ABC* et *El Sol*, 15/04/1931)⁹.
21. Les violences et affrontements (avec les forces de l'ordre, entre civils, entre civils et religieux) demeurent marginaux ou exceptionnels et sont signalés comme tels. Le 14 avril au soir, à Huelva, des affrontements entre ouvriers et forces de l'ordre se produisent entraînant un blessé grave. Deux

9 *ABC*, le 11/11/2014 et le 25/06/2016, évoquera l'usage d'explosifs pour la destruction de la statue équestre de Philippe III. Mais on ne trouve aucune trace de ce fait ni dans les chroniques de l'époque, ni même dans *ABC* d'ailleurs. Mais cette évocation ne manque pas d'intérêt dans le cadre des reconstructions de la mémoire historique.

camions et deux réservoirs (« tanques ») d'un député monarchiste sont incendiés et sa maison caillassée, celui-ci est, en effet, soupçonné d'avoir tiré un coup de feu devant le Casino provoquant ainsi un déchaînement de violence (destruction des meubles du Casino par la foule). Il s'agit d'une typique violence de classe (*ABC*, 15/04/1931 et *Diario de Huelva*, 15/04/1931, qui développe davantage les faits). Bien que l'on souligne souvent le respect des lieux de culte, la violence religieuse existe aussi, comme à Séville avec la dégradation du monument à l'Immaculée Conception sur la Plaza del Triunfo (*ABC*, 15/04/1931).

22. La libération des prisonniers, par la prise d'assaut des prisons dans quelques villes, est un autre fait de violence de ces journées des 14 et 15 avril. L'amnistie pour les prisonniers politiques, une des revendications des manifestations à partir de la fin janvier 1930, devait être prononcée le 15 avril. Comme l'indique *ABC*, on ne fait généralement pas la distinction entre prisonniers politiques et prisonniers de droit commun, tous libérés par la force. Dès le 14 avril au soir à Barcelone, la prison des hommes (Cárcel Modelo) est prise d'assaut, les prisonniers politiques et de droit commun, libérés et les fichiers et archives, brûlés ; la prison des femmes est également assaillie (*Eco de Cartagena* et *La Vanguardia*, 15/04/1931). Le 15 avril à Séville, les portes de la prison sont forcées, les grilles, descellées, les clés, arrachées aux gardiens et jetées dans le Guadalquivir et les fiches anthropométriques, brûlés ; à Bilbao, la prison de Larrinaga est assaillie par quelque 4000 manifestants avec l'intention de libérer les prisonniers politiques. Comme il n'y en a plus, les mutins libèrent les prisonniers de droit commun (*ABC*, 16/04/1931). À Valence, le 15 avril, c'est une révolte de prisonniers qui réussissent même à tenir en joue, avec des armes arrachées aux gardiens, certaines des nouvelles autorités républicaines de la municipalité qui ont tenté de faire revenir le calme. L'affaire se solde par la libération des prisonniers qui, pour la plupart d'entre eux, étaient en prison préventive (*ABC*, 16/04/1931).

23. Les expressions nationalistes qui se font jour le 14 avril sont-elles des signes de dissension dans cette révolution tranquille ou ne sont-elles, finalement, qu'une autre facette de cet avènement de la démocratie ? Francesc Macià, leader de la toute nouvelle coalition nationaliste Esquerra Republicana, sortie victorieuse des élections, proclame à Barcelone « la république catalane en tant qu'État intégrant de la fédération ibérique » ; au Palais de la Députation, il déclare à la presse qu'il a été désigné président du gouver-

nement de Catalogne par toutes les gauches de Catalogne (*El Diluvio*, 15/04/1931). Ces proclamations devaient provoquer l'immédiate réaction du gouvernement provisoire, qui enverra peu après une délégation à Barcelone, et enflammer les réactions nationalistes au Pays basque et en Galice. Dans la foulée de la déclaration de Macià, Sigfrido Blasco proclame « la république valencienne » ; à Guecho (Getxo, Biscaye) on proclame la République basque de la Confédération espagnole (Cruz, 2014 ; 247)¹⁰. Tout comme à Barcelone et Tarragone, en Galice (à La Corogne et à Lugo), on hisse les drapeaux nationalistes au côté du drapeau républicain (*ABC*, 15/04/1931), à Valence, la *Senyera* côtoie le drapeau tricolore, tandis qu'on entonne le *Gernikako arbola* dans plusieurs villes autour de Bilbao (*Euzkadi*, 15/04/1931). En même temps que la compatibilité entre démocratie et nationalismes périphériques, c'est la satisfaction de montrer au grand jour des emblèmes nationalistes réprimés sous la Dictature et la nécessité de satisfaire les demandes d'autonomie qui sont exprimées, tandis que les défis et difficultés s'annoncent pour la nouvelle démocratie.

Prendre la rue : entre modernité et tradition

24. Ces mouvements de rue du 14 avril 1931 ont frappé par leur unanimité et leur (relative) tranquillité, mais ils n'étaient pas nouveaux, ils s'inscrivaient aussi dans la continuité d'autres manifestations des premières décennies du XX^e siècle en Espagne. Ainsi le nouveau siècle s'était inauguré par une série de manifestations anticléricales en Espagne à la suite de la représentation d'*Electra* de Pérez Galdós. On se souvient des manifestations contre la conscription au moment de la guerre du Maroc à Barcelone, qui déboucheraient sur une révolte anticléricale, et qui devaient être sévèrement réprimées d'où le nom par lequel ces événements sont connus : la semaine tragique de juillet 1909. À partir de 1890, les commémorations du 1^{er} mai s'installent dans le cœur des grandes villes, sous l'égide davantage du

10 Le 16 avril : plusieurs maires du PNV convoquent une concentration d'élus à Guernica pour proclamer la République basque, un gouvernement propre, la confédération avec d'autres États espagnols et la garantie pour l'Église catholique de sa liberté et de son indépendance, concentration qui n'aura pas lieu du fait de l'envoi de troupes à Guernica par le gouvernement provisoire. Le 19 avril : la direction nationaliste adresse un manifeste au peuple basque pour se féliciter du soulèvement exemplaire des municipalités, en les engageant à se mobiliser dans le grand mouvement national inscrit dans cette croisade (Cruz, 2014 ; 247-249).

PSOE que des républicains. Cette occupation de la rue le 14 avril emprunte d'ailleurs aux pratiques socialistes qui s'étaient manifestées depuis le début du siècle. Bref, la rue était bien devenue un espace de contestation et le lieu d'émergence de nouvelles forces politiques. Mais la rue, les places avaient aussi commencé à être depuis le début de ce XX^e siècle un espace de commémorations officielles, notamment avec la fête du 12 octobre appelée officiellement « fête de la race » à partir de 1918. L'espace public, ainsi que les théâtres, cinémas et stades s'étaient politisés (Campos Pérez, 2016 ; 53), devenant espace de démonstration du pouvoir en place ou espace de protestation¹¹.

25. Historiquement ces manifestations d'avril 1931 s'enracinent dans une série de mouvements révolutionnaires qui avaient émaillé le XIX^e siècle : 1835, 1836, 1840, 1854 et 1868, au cours desquelles les révoltes civiles urbaines avaient emboîté le pas des pronunciamientos libéraux. La révolution de septembre 1868, dans laquelle avaient fusionné soulèvement militaire et mouvement de *juntas* civiles, devait, au son de l'*Hymne de Riego*, renverser la reine Isabelle II dont les portraits furent brûlés et dont les bustes subirent le même sort que ceux de son petit-fils Alphonse XIII quelques décennies plus tard (Fuente Monge, 2000 ; 99-101 ; Sánchez Collantes, 2016). En février 1873, dans un mouvement exactement inverse de celui d'avril 1931, c'est la proclamation de la République par les Cortès suite à l'abdication du roi Amédée I qui entraîne des manifestations de rue au son, cette fois, de *La Marseillaise*.

26. Aux côtés des deux capitaines Fermín Galán et Ángel García Hernández, auxquels il est unanimement rendu hommage, on convoque d'autres personnages historiques qui donnèrent leur vie pour la liberté, des *comuneros* de Castille, qui s'étaient révoltés contre l'administration de Charles Quint en 1520 à Mariana Pineda, exécutée par Ferdinand VII pour avoir soutenu une conspiration libérale en 1831. À Badajoz, un portrait de Pablo Iglesias, le fondateur du PSOE, parcourt les rues (*ABC*, 15/04/1931), à Cadix, c'est une oléographie de cet « apôtre du socialisme » qui est placée sur la façade de la « casa social » (*Diario de Cádiz*, 15/04/1931). On peut noter que les portraits de héros arborés et promenés par la foule plongent dans une tradition religieuse (les processions), monarchique (les cortèges royaux) et aussi libérale. Par exemple, le portrait de Riego avait été exhibé

11 Voir l'ensemble du chapitre 1 de l'ouvrage de Lara Campos Pérez pour les commémorations officielles dans l'Europe de l'entre-deux-guerres.

plusieurs fois lors de processions civiques pendant le *Trienio liberal* (1820-1823) (Fuentes, 2014). Inscrire l'événement dans l'histoire nationale et le lier aux personnages historiques emblèmes de la lutte pour la liberté, c'est une façon de légitimer la proclamation de la République. Cependant, les *comuneros* de Castille étaient-ils les éclaireurs de la souveraineté nationale, comme devait l'affirmer Unamuno depuis le balcon de la mairie de Salamanque (*El Adelanto. Diario de Salamanca*, 15/04/1931)¹² ? Rien n'est moins sûr, mais il s'agissait, comme l'avaient fait les premiers libéraux, de recréer une généalogie, cette fois républicaine.

27. L'enracinement ne devait pas seulement être historique, mais aussi, en quelque sorte, anthropologique ou biologique, en même temps qu'il plongeait dans les traditions ancestrales. La conquête de la république s'inscrivait dans un patrimoine collectif et était perçue comme le fruit d'une longue hérédité, comme l'affirme *El Liberal* — « La Libertad y la Independencia han sido siempre, a través de la Historia de España, el patrimonio más valioso, más rico de sus hijos, la herencia sagrada que unas generaciones se transmitían a otras con el juramento solemne de defenderla con la vida » (15/04/1931) —, un discours qui reprenait à son compte la rhétorique inaugurée par le premier libéralisme, lors de la Guerre d'Indépendance. L'aspect festif (manifestations de joie, cris, chants, vivats, ou « mueras », au son des hymnes et sur fond de bannières rouges et tricolores) pouvait également renouer avec d'antiques traditions comme les mascarades. Les enterrements parodiques de la monarchie avec répons et litanies funèbres qui se déroulent dès le 13 avril au soir à Valence (*La Correspondencia de Valencia*, 14/04/1931), puis le 14 avril, entre autres à Madrid (*El Sol*, 15/04/1931) et Bilbao (*Euzkadi*, 15/04/1931, et *El Liberal*, 15/04/1931) miment, de façon burlesque, une sorte de renversement carnavalesque. À Valence, le 14 avril, un cortège de jeunes gens portant des bougies allumées suit un écriteau où il est inscrit : « ¿Y la monarquía ? », le cortège est reçu par la marche funèbre (*El Mercantil Valenciano*, 15/04/1931). Certaines chroniques estiment que les spectacles les plus frappants furent ceux qui représentaient « el sepelio de la Monarquía » (*El Sol*, 15/04/1931). L'actrice Margarita Xirgu devait dire qu'elle était venue admirer sur la Puerta del Sol le début du grand carnaval (« la carnestolada [sic] », cité dans Cruz, 2014 ;

12 À Salamanque dans son discours Miguel de Unamuno déclare : « ¡¡Salmantinos!! Hace cuatro siglos, en el siglo XVI, los comuneros de Castilla se levantaron contra el primero de los Habsburgos, Carlos I de España y V de Alemania. Entonces como ahora se luchaba por la soberanía popular. » (*El Adelanto. Diario de Salamanca*, 15/04/1931).

84). Il n'y a guère de doute, la manifestation de rue, une forme moderne d'expression de convictions politiques (moins que de protestations dans le cas du 14 avril 1931), emprunte aux sociétés traditionnelles. Dans ces conditions, il n'est peut-être pas fortuit que les récits qualifient parfois de *romerías* les fêtes populaires en l'honneur de la proclamation de la République (dans deux localités de Biscaye : San Salvador del valle et Portugalete, *El Liberal*, 15/04/1931) : ces célébrations civiques sont une nouvelle dévotion.

Conclusion

28. Si pour *La Batalla* le peuple ivre de couleurs n'avait fait en ces jours de printemps qu'une révolution d'opérette (23/04/1931), il n'empêche que la rue s'affirme alors comme un réel espace de prise de pouvoir et d'expression d'un nouvel ordre politique : la démocratie. À Madrid, dans certaines capitales de province, la rue dans une synergie entre élus locaux et manifestants, a précédé la proclamation officielle du nouveau régime par le comité révolutionnaire. Miguel Maura a raconté, dans son livre consacré à la chute d'Alphonse XIII, que les deux voitures qui devaient conduire le gouvernement provisoire au Ministère de l'Intérieur avaient mis 2 heures à se frayer un chemin, au milieu de la foule, depuis Cibeles jusqu'à la Puerta del Sol, deux places distantes d'à peine un kilomètre (Maura, 2007 ; 261-263). En effet, ce soutien citoyen spontané à la République a surpris les leaders républicains eux-mêmes (Campos Pérez, 2016 ; 97). Justement, cette spontanéité répétitive suivant les mêmes codes, cette sorte de mimétisme civique pouvait faire penser à une mise en scène bien orchestrée qui aurait obéi à un modèle implicite (Ricci, 2015). Les moyens de communication moderne, tel le télégraphe —le premier drapeau républicain à Madrid est hissé sur le Palais des Télécommunications et les télégraphistes n'ont cessé d'assurer la liaison entre Madrid et les provinces (Moreno Luzón et Núñez Seixas, 2017 ;193)— ou la radio, ainsi que la presse et les ardoises (« pizarras »), placées à l'extérieur des sièges des journaux, où l'on inscrivait les dernières nouvelles, ont probablement joué un rôle dans la propagation rapide de ces manifestations de masse, sans compter la rumeur (fausse) du départ du Roi qui se propage dès le 13 avril au soir, alors qu'il ne quittera Madrid que dans la nuit du 14 au 15 avril. Comme l'indique l'historien Rafael Cruz, la quête des nouvelles (de la part des élus locaux) qui a présidé cette journée

du 14 avril a compté autant que la propagation de l'information du centre vers la périphérie (Cruz, 2014 ; 90). Et, comme on l'a vu, la périphérie a précédé le centre en plusieurs endroits. Mais ces manifestations ne faisaient que matérialiser la volonté populaire qui s'était dégagée en faveur des candidatures coalisées républicaines et socialistes lors du scrutin. La rue avait acquis dans cette journée une évidente valeur politique, car elle était l'incarnation de la souveraineté populaire, avant que celle-ci ne soit inscrite dans la constitution républicaine promulguée en décembre 1931.

29. Mais la république avait-elle incubé depuis longtemps dans le cœur des masses comme devait l'écrire des années plus tard Federica Montseny (cité par Campos Pérez, 2016 ; 91)? Ces manifestations citoyennes faisaient-elles des Espagnols des citoyens républicains ? Les leaders de l'époque, on l'a dit, furent surpris de cet embrasement républicain. L'Ateneo avait même convoqué, la veille des élections municipales, une manifestation pro-amnistie pour le 19 avril, c'est dire le peu d'espoir de changement que suscitait dans le comité révolutionnaire cette consultation populaire (Cruz, 2014 ; 72). L'historien Santos Juliá, quant à lui, s'intéresse à l'expression récurrente « advenimiento de la república » — « advenimiento » qui signifie « venue », loin de l'idée d'apothéose que peut contenir notre « avènement » — pour y voir la preuve que cette république, advenue donc, personne ne l'avait apportée (Juliá, 1981 ; 203). Il s'agissait donc moins d'un avènement républicain que d'un événement républicain. Au lendemain des élections, *Le Temps* analyse dans son éditorial paru le 14 avril 1931 les raisons de la « poussée républicaine en Espagne » et s'interroge : « Tous ceux qui hier en Espagne ont voté pour les partis de gauche sont-ils réellement républicains ? » (Cité aussi dans *La Correspondencia de Valencia*, 15/04/1931). La réponse ne fait guère de doute pour le quotidien français : le vote exprimait plutôt le refus de ce qui existe et la condamnation de la Dictature. Plus que d'une adhésion républicaine, l'issue du vote était la traduction d'un sentiment hostile à la monarchie en proie à la dictature et qui s'était développé dans la société aussi bien chez les intellectuels que chez les masses populaires (Casanova, 2007 ; 31 et Campos Pérez, 2016 ; 92). Dans le fond, Alcalá Zamora, dans son discours historique prononcé à Valence un an exactement auparavant, avait pressenti la facilité de la proclamation de la république dans la foulée de l'étincelle populaire (celle qui serait mythifiée le 14 avril 1931), mais aussi la difficulté de sa consolidation. Et c'est sans doute un périodique navarrais monarchiste, qui, tout en reconnaissant

la défaite de la monarchie, traduit avec exactitude ce manque d'enracinement de la république. Paraphrasant, volontairement ou non, la fameuse affirmation de Massimo D'Azeglio, au lendemain de l'unification de l'Italie —« malheureusement l'Italie est faite, mais les Italiens ne sont pas faits » (« Pur troppo s'è fatta l'Italia, ma non si fanno gl'Italiani » (dans *I miei ricordi*)—, l'éditorialiste (qui signe E.E.) affirme que c'est à la république d'engendrer des républicains, et non l'inverse (*Diario de Navarra*, 15/04/1931). Le peuple républicain espagnol était encore en devenir. La naissance de la République en ce mois d'avril 1931 était moins un aboutissement que les débuts d'un apprentissage démocratique.

30. Enfin, avec ces manifestations festives qui célébraient la démocratie en herbe, l'Espagne se situait nettement à contre-courant d'une Europe où, justement, la démocratie et les régimes parlementaires étaient la cible de constantes attaques avec la montée des totalitarismes (del Rey et Alvarez Tardío, 2017). La réaction de la hiérarchie de l'Église, par l'entremise du cardinal Segura, à la proclamation républicaine devait entraîner des violences contre les établissements religieux en mai 1931 (Núñez Díaz-Balart, 2017). La joyeuse fête démocratique du 14 avril, qui connaîtrait son climax avec la célébration unitaire du 1^{er} mai 1931, ne devait être, dans le fond, qu'une parenthèse enchantée.

Bibliographie

SOURCES PRIMAIRES: PÉRIODIQUES

ABC (Madrid)

Adelanto. Diario de Salamanca, El (Salamanca)

Batalla, La (Barcelona)

Cantábrico, El (Santander)

Correspondencia de Valencia, La (Valencia)

Día Gráfico, El (Barcelona)

Diario de Cádiz, El (Cádiz)

Diario de Huelva (Huelva)

Diario de Huesca, El (Huesca)

Diario de Navarra (Pamplona)

Diluvio, El (Barcelona)

Eco de Cartagena, El (Cartagena)

Euzkadi (Bilbao)

Faro de Vigo (Vigo)

Heraldo de Aragón, El (Zaragoza)

Heraldo de Zamora, El (Zamora)

Liberal, El (Bilbao)

Mercantil Valenciano, El (Valencia)

Noticiero Granadino, El (Granada)

Orzán, El (La Coruña)

Pueblo, El (Valencia)

Sol, El (Madrid)

Temps, Le (Paris)

Tiempo, El (Murcia)

Vanguardia, La (Barcelona)

Voz de Galicia, La (La Coruña)

Voz, La (Córdoba)

BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE

ÁLVAREZ JUNCO José, *El emperador del Paralelo. Lerroux y la demagogia populista*, Madrid, Alianza Editorial, 1990.

CAMPOS PÉREZ Lara, *Celebrar la nación. Conmemoraciones oficiales y festejos durante la Segunda República*, Madrid, Marcial Pons, 2016.

CASANOVA Julián, *República y guerra civil*, Madrid, Marcial Pons, 2007.

CRUZ Rafael, *Una revolución elegante. España, 1931*, Madrid, Alianza Editorial, 2014.

FUENTE MONGE Gregorio de la, *Los revolucionarios de 1868. Élites y poder en la España liberal*, Madrid, Marcial Pons, 2000.

FUENTES Juan Francisco « La fiesta revolucionaria en el Trienio Liberal español (1820-1823) », *Historia Social*, n° 78, 2014, p. 43-59.

FUENTES Juan Francisco, *Con el rey y contra el rey. Los socialistas y la monarquía: de la Restauración canovista a la abdicación de Juan Carlos I (1879-2014)*, Madrid, La Esfera de los Libros, 2016.

HUNT Lynn, *Politics, Culture, and Class in the French Revolution*. Berkeley/ Los Angeles: University of California Press, 1984.

JULIÁ Santos, « El fracaso de la República », *Revista de Occidente*, n° 7-8, noviembre 1981, p. 196-211.

JULIÁ Santos, « La experiencia del poder: la izquierda republicana », in *El republicanismo en España*, TOWNSON Nigel (dir.), Madrid, Alianza Editorial, 1994, p. 165-192.

JULIÁ Santos, *Madrid 1931-1934. De la fiesta popular a la lucha de clases*, Madrid, Siglo XXI, 1984.

MAURA Miguel, *Así cayó Alfonso XIII*, Madrid, Marcial Pons, 2007.

MORENO LUZÓN Javier et NÚÑEZ SEIXAS Xosé M., *Los colores de la patria. Símbolos nacionales en la España contemporánea*, Madrid, Tecnos, 2017.

NÚÑEZ DÍAZ-BALART Mirta, « La ira anticlerical de mayo de 1931. Religión, política y propaganda », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine* [En ligne], 18 | 2017, mis en ligne le 24 juillet 2017, consulté le 23 janvier 2018. CCEC, 18/2017

OROBON Marie-Angèle « Révolutionnaires, furies et pétroleuses : femme et violence dans les récits et représentations graphiques de la Commune de Paris en Espagne » in *De la violence et des femmes, 1808-1918*, ORTEGA Marie-Linda et TURC-ZINOPOULOS Sylvie (éds.), Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, collection Comparatisme et société n° 33, 2017, p. 53-68.

OROBON Marie-Angèle, « El cuerpo de la nación : alegorías y símbolos políticos en la España liberal (1808-1874) », « Género e imagen del poder en la historia contemporánea », *Feminismo/s* 16, Alicante, décembre 2010, p. 39-64.

PESSIN Alain, *Le mythe du peuple et la société française*, Paris, PUF, 1992.

REY Fernando del y ÁLVAREZ TARDÍO Manuel, *Políticas del odio. Violencia y crisis en las democracias de entreguerras*, Madrid, Tecnos, 2017.

RICCI Evelyne « Cuando la República se pone en escena en Castilla y León », in *El Primer Bienio Republicano. Cultura política y movilización ciudadana entre 1931-1933*, MARCOS del OLMO María Concepción (ed.), Valladolid, Universidad de Valladolid, 2015, p. 73-85.

SÁNCHEZ COLLANTES Sergio, « ¡Abajo las testas coronadas ! », *Atlántica*, XXIII, avril 2016.

SÁNCHEZ COLLANTES Sergio, « Las alegorías republicanas en la España contemporánea : de la representación simbólica a las Mariannes de carne y hueso », *Iberic@l, Revue d'études ibériques et ibéro-américaines*, n° 11, printemps 2017, p. 33-48.

M. A. OROBON, « Prendre la rue en chantant... »

SCHAPIRA Marie-Claude, « La femme porte-drapeau dans l'iconographie de la Commune de Paris », in *La caricature entre République et censure*, RÉGNIER Philippe (dir.), Lyon, PUL, 1996, p. 423-434.

WENK Silke « Gendered Representations of the Nation's Past and Future », in *Gendered Nations. Nationalism and Gender Order in the Long Nineteenth Century*, BLOM Ida, HAGEMANN Karen & HALL Catherine (eds.), Oxford/ New York: Oxford International Publishers, 2000, p. 63-77.